

XYZ. La revue de la nouvelle



Mort et liberté

Sergio Kokis, *Culs-de-sac*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2013, 250 p.

Nicolas Tremblay

Numéro 115, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69631ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2013). Compte rendu de [Mort et liberté / Sergio Kokis, *Culs-de-sac*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2013, 250 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (115), 89–92.

Mort et liberté

Sergio Kokis, *Culs-de-sac*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2013, 250 p.

APRÈS *Dissimulations*¹, paru en 2010, Sergio Kokis, connu avant tout pour ses nombreux romans, publie un deuxième recueil de quinze nouvelles, *Culs-de-sac*. De toute évidence, l'écrivain a eu la piqûre. La pratique de la prose narrative brève n'est désormais plus une exception dans son œuvre foisonnante où les romans volumineux sont l'ordinaire. Si le premier recueil constituait surtout une somme et une synthèse des œuvres antérieures partagées entre le passé sud-américain et le présent nord-américain, *Culs-de-sac*, plus inspiré et novateur, surprendra davantage le lecteur rompu à l'œuvre de Kokis. Par exemple, deux nouvelles fantastiques, qui rappellent Gogol, « Le double » et « Une pipe ensorcelée », explorent un registre à peu près inexploité dans les romans plutôt réalistes de l'auteur d'origine brésilienne, préoccupé par son destin d'exilé et la collusion entre l'impérialisme des *gringos* et les régimes dictatoriaux de l'Amérique latine (connivence politique qu'il critique de plus en plus ouvertement dans ses œuvres récentes, comme *Le magicien* ou *Clandestino*).

Depuis la parution du *Fou de Bosch* en 2006, le thème de la déraison a ouvert de nouvelles perspectives chez l'écrivain, psychologue de formation. Les personnages coupés du réel parce qu'ils sont emportés par leur imagination débridée ou victimes de leurs hallucinations sont d'ailleurs nombreux dans *Culs-de-sac*, notamment dans les nouvelles fantastiques. Dans le prologue de « *Stabat mater* », le narrateur, *alter ego* de l'écrivain, énumère à ce propos les différentes passions qui peuvent égarer les esprits et qui, pour cette raison, constituent d'excellents sujets d'étude : la folie « pathologique », l'extase



1. À l'occasion de la parution de ce premier recueil, Sergio Kokis avait accordé un entretien à la revue XYZ (voir le numéro 104, hiver 2010, p. 67-75).

mystique et l'amour. Mais, précise-t-il, la « vraie folie intéressante » est celle du « génie littéraire », du « fou de la fiction ». Dans « La pipe ensorcelée », le narrateur, encore une fois l'*alter ego* de Kokis, fumeur de pipe et rêveur, explique à son ami, lui aussi fumeur mais qui devient prisonnier des images obsédantes que déclenchent les effluves du tabac qui brûle, que l'écrivain, au contraire du fou, sait mettre de l'ordre dans ses visions et ses chimères en y appliquant « la logique interne de la syntaxe narrative ».

Comme le montre cet exemple, le personnage de l'écrivain, avatar de l'artiste ou du vagabond philosophe, est une sorte de conscience supérieure, très souvent volubile, qui s'oppose aux personnages victimes de leurs démons ou de leurs mensonges. C'est sans doute cette structure antithétique, où le savoir du narrateur domine, qui vaut des critiques négatives à l'auteur, moins enclin à suivre le chant expérimental de la modernité que la tradition narrative. En effet, il n'est pas rare que l'auteur se mette en scène dans le prologue d'une nouvelle afin de nous exposer le sens de l'histoire dont il a été témoin ou qu'une autre personne lui a racontée. On sait que cette omniscience narrative écorchée par les formalistes n'a plus tellement la cote. Bien évidemment, le lecteur érudit qu'est Kokis, qui tricote des intrigues d'une très grande clarté, assume pleinement son style à contre-courant, qui emprunte à la tradition du conte et des récits d'aventures. « La page blanche » — sans conteste un écho à « La toile blanche » dans *Dissimulations* — le montre bien. La nouvelle oppose un écrivain semblable à Kokis à un universitaire, Gaspard, incapable d'accoucher d'une œuvre parce que ses connaissances théoriques l'inhibent, ainsi que la réception de ses collègues qu'il anticipe avec crainte. Le problème est que le professeur a une « vision métaphysique de lui-même », il se donne une essence, une identité figée, celle d'un écrivain génial, au lieu d'avoir un projet existentiel.

Dans *Culs-de-sac*, on reconnaît beaucoup, à cet égard, l'influence de Sartre, déterminante dans la pensée de Kokis.

90 (C'est un fait notoire que Kokis épouse une conception de

l'art engagé, laquelle remonte, peut-on supposer, à ses jeunes années brésiliennes de militant socialiste.) La dernière nouvelle, « Dans un trou d'obus », un huis clos militaire, ressemble à s'y méprendre au « Mur » de l'auteur de *L'être et le néant*, bien qu'on n'y retrouve pas le thème de l'exécution. Sans trop risquer de se tromper, on pourrait affirmer que, dans le recueil de Kokis, les personnages représentent surtout des essences, au sens sartrien. Le théologien, le fou, le militaire, le macho, le critique et la vierge, qui sont des figures exemplaires récurrentes, ont des identités déterminées par l'esprit de sérieux ou la mauvaise foi. C'est-à-dire qu'ils sont incapables d'assumer la liberté de leur conscience et l'angoisse de savoir que l'être n'existe pas ; ils agissent par lâcheté à la perspective de la mort, l'ultime cul-de-sac, en fixant leur être dans la permanence, ce qui est une forme d'aliénation et de soumission aux regards des autres. Dans deux nouvelles, « Obsessions » et « Lazare », des personnages, tétanisés par la peur, devront décider respectivement s'ils optent pour la lâcheté (le suicide) ou le courage (l'errance). La leçon existentialiste est très évidente ici, mais elle traverse en réalité tout *Culs-de-sac*, même si elle n'est pas toujours aussi explicite.

Sartre se disait philosophe avant d'être écrivain. Cela ne l'a pas empêché d'écrire des textes de fiction d'une qualité et d'une profondeur extraordinaires. Depuis *La gare*, roman paru en 2005, la tendance existentialiste de Kokis, qui a beaucoup étudié la philosophie, le marxisme et le courant phénoménologique — ses premières amours intellectuelles —, semble prendre de plus en plus d'ampleur. Sur la couverture de ce roman, l'écrivain, aussi peintre, a reproduit l'une de ses toiles représentant Sisyphe. C'était un choix très significatif de la part de Kokis. On sait qu'Albert Camus avait fait de ce personnage mythique, dans l'un de ses célèbres essais, le symbole de la condition absurde de l'existence. Il ne faut pas s'étonner dès lors que, chez Kokis, le philosophe transparaisse dans la prose narrative et que les personnages ou les narrateurs exposent longuement leurs réflexions et qu'ils aiment contredire leurs adversaires intellectuels dans une joute 91

oratoire assez invraisemblable. Il y a là un style et une éloquence contagieuse. Qui plus est, certains pages dans *Culs-de-sac*, qui sont carrément des morceaux d'anthologie, font oublier le philosophe et illustrent plutôt la maîtrise d'un prosateur aguerri et diablement savant, comme celles qui décrivent le visage d'un mort qu'on s'apprête à figer pour l'éternité dans un masque mortuaire (« Un masque mortuaire ») ou les souterrains d'une mine où un ouvrier reste prisonnier après un effondrement (« Lazare »). On pourrait citer encore de nombreux exemples tant ce recueil trépidant n'ennuie jamais le lecteur.

Nicolas Tremblay

éru^édit
www.erudit.org

XYZ. La revue de la nouvelle est disponible en version numérique sur Éru^édit (pour les trois dernières années, abonnements payants seulement), portail canadien de revues, de dépôts d'articles et d'ouvrages électroniques.